

Bandits, truands et autres hors-la-loi

Julie Mazzieri

Numéro 87, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mazzieri, J. (2022). Bandits, truands et autres hors-la-loi. *L'Inconvénient*, (87), 6-8.

Bandits, truands et autres hors-la-loi

SANS MOBILE APPARENT Julie Mazzieri

Le guet-apens. C'est ainsi que mon mari et moi avions surnommé ce muret de pierres : un petit mur bas situé dans le hameau qu'il fallait traverser pour se rendre à la maison que nous avions louée à notre arrivée en Corse. À cet endroit, la route formait un léger coude et se resserrait tant et si bien qu'il fallait prier de ne croiser aucune voiture. Or le véritable danger n'était ni la collision ni la manœuvre compliquée en marche arrière sur plusieurs mètres.

En effet, si par malheur nous devions emprunter cette route à certaines heures de la journée, il nous fallait user de toutes les ruses pour ne pas être pris au piège de la joyeuse bande qui se tenait en embuscade sur le parapet. Que l'on me comprenne bien : cette compagnie n'était pas désagréable, au contraire. Seulement, nous avions quitté Paris avec l'impression d'être restés un peu trop longtemps à la fête foraine. Nous étions venus nous planquer dans la montagne. Nous étions là pour travailler comme des galériens. Il fallait donc résister de toutes nos forces, car nous savions très bien ce qui nous attendait « de l'autre côté du muret ». Ô merveilleuses soirées sous les étoiles où la conversation est légère et où tout le monde se soucie que votre verre soit rempli ! Ô fabuleuse table sur laquelle il y a toujours trop à manger ! Et tous ces gens qui arrivent de nulle part. Des visages que vous avez déjà croisés. On va chercher des chaises. Quelqu'un raconte comment, à l'âge de douze ans, lui et son ami ont volé la voiture du curé pour aller voir les filles du village voisin. Un âne se met à braire au milieu de l'histoire. Au retour, le prêtre les attendait avec un calibre dans les mains. *Quelle heure est-il ?* Une fillette en robe à bretelles passe et repasse à bord d'un kart à pédales. Les chiens aboient d'un village à l'autre. *Mais combien il y en a, pour l'amour de Dieu ?* C'est pour la chasse, on vous répond. Quelqu'un débarque avec une bouteille d'eau-de-vie. Liqueur de noyaux de nêfles. On parle des élections municipales qui auront lieu le printemps prochain. À l'autre bout de la table, des hommes entament une polyphonie et vous vous dites que jamais vous ne trouverez la force de vous lever et de partir. Votre verre est encore plein et votre volonté anéantie. De toute façon, vous savez déjà que c'est fichu. Demain, votre petite cervelle douloureuse sera inutilisable. Bonne à rien. Pas la moindre idée qui vaille. Un formidable guet-apens, je vous dis.

•

C'était un mardi ou un mercredi soir. Ils étaient seulement trois à discuter tranquillement sur le muret, dont un homme d'une trentaine d'années que je n'avais jamais vu auparavant.

- Je reviens des écuries. Je suis encore en tenue d'équitation...
- Bah ! Qu'est-ce que ça fait ?
- Je sens le cheval à plein nez !
- Mais non, mais non. Allez, je vais nous faire des pâtes.

J'ai bien senti qu'aucune excuse ne tiendrait. J'ai remonté la vitre et je suis allée garer la voiture un peu plus loin. « Pas longtemps », me suis-je dit sans trop y croire.

C'était la première fois que j'entrais dans la maison. De l'autre côté de la porte se trouvait une petite pièce toute simple, aux meubles en bois sombre et au plafond bas, qui servait à la fois de cuisine, de séjour et de salle à manger. La radio jouait sur le comptoir. On m'a fait signe de garder mes bottes. Je me suis installée à la table avec les deux hommes. On a parlé de chevaux. J'ai demandé à notre hôte où était passé le cheval alezan qui se trouvait à l'entrée du village. « L'autre l'a tué », m'a-t-il répondu. Je croyais qu'il parlait de quelqu'un du village. « Non, l'autre cheval qui était avec lui dans l'enclos. Ensuite, on a mis l'âne. Ils s'entendent beaucoup mieux tous les deux. »

Puis, lorsque nous avons commencé à manger, ils ont voulu savoir ce que je pouvais bien faire toute la journée, là-haut, dans ma vieille maison de village. La question était tout à fait candide. Il fallait bien parler de quelque chose.

– Oh, vous savez, j'ai le nez dans les livres.

Ce que je peux détester parler de cela. De ce que je fais, je veux dire. Écrire. Je me lance fatalement dans toutes sortes de pirouettes et de contorsions ridicules. Mais l'homme que je ne connaissais pas a insisté. Toute la journée dans les livres, d'après lui, c'était trop. Je m'entends encore claironner :

– Vous savez, moi, si on me laisse des livres, je crois que je pourrais tenir un sacré moment en prison.

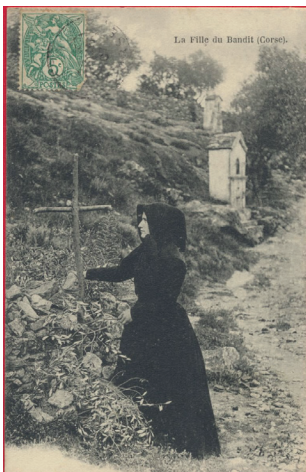
Personne n'a sourcillé. On aurait tout de même pu m'informer que tout le monde autour de la table sauf moi avait « fait du temps », plutôt que de me laisser dire de pareilles niaiseries.

•

« Type corse », dit la légende tout en bas. Je ne me souviens plus très bien comment je suis tombée sur cette collection de cartes postales anciennes qui présentent des scènes de la vie insulaire photographiées au début du siècle dernier. Elles sont innombrables. Chaque fois que je jette un œil aux enchères, j'en découvre une nouvelle. La série consacrée aux bergers et aux bergères est fascinante. Je pense plus particulièrement à cette mise en scène tout à fait délirante intitulée « La vie au grand air ». On y voit une jeune femme vêtue d'une longue robe blanche ceinte à la taille d'une simple cordelette, pieds nus dans le maquis (!), épaules dénudées et cheveux ébouriffés, à genoux derrière une chèvre – toute blanche elle aussi – sous laquelle se trouve une jolie jarre en porcelaine servant à recueillir le lait. Que de finesse ! On n'en demandait pas tant. Or ici, Dieu est dans les détails. En effet, si l'on regarde bien, on s'aperçoit que la belle n'est pas du tout en train de traire la bête : elle lui tient fermement une patte pour l'empêcher de s'enfuir.

Puis il y a cette merveilleuse série consacrée au personnage du bandit corse : le mythique « bandit d'honneur », ce héros populaire qui inspire à la fois terreur et admiration. Le roi du maquis a tout pour fasciner : caractère violent et solitaire, rejet de l'autorité, maîtrise des lieux sauvages. Pas surprenant que plusieurs auteurs français du 19^e siècle – Mérimée, Maupassant, Flaubert, Dumas – se soient emparés de cette figure qui suscite bien des fantasmes. Au fil des années, j'ai dû acheter des dizaines de ces petites cartes en noir et blanc qu'il me plaît d'envoyer à ceux et celles que je sais capables d'apprécier le genre. Le hors-la-loi est exploité sous tous ses aspects : le jeune bandit, pipe à la bouche, prenant la pose sous un châtaignier, ou encore un portrait du vieux Bellacoscia – le roi des bandits corses qui a passé près de quarante années en cavale – flanqué de son fusil et de son chien au regard hautain. Une impression subsiste : en prenant le maquis, le bandit semble se dissocier aux yeux du public du crime qu'il a commis. J'ai gardé dans un tiroir celle du bandit-dandy Romanetti, accroupi au milieu des cailloux avec sa jolie moustache et son chapeau en feutre, armé jusqu'aux dents. Je ne vois vraiment pas à qui je pourrais l'envoyer, celle-là.

Dans un autre registre, il y a aussi celle de « la fille du bandit » venue se recueillir en habits de deuil auprès d'une modeste croix de chemin. Et toujours, ce décor de pierre. Plus étonnantes encore, les cartes illustrant une chasse à l'homme ou même celle d'un bandit tué par la gendarmerie, projeté de tout son long sur le dos contre un rocher, une jambe repliée de façon grotesque, les yeux encore ouverts. Ma foi, qu'est-ce qui pouvait bien traverser l'esprit d'un touriste en 1900 pour qu'il se procure une telle carte ? Et surtout, que





pouvait-on bien écrire à l'endos ? *Chers parents, la mer était plutôt calme. Je suis arrivé ce matin au port de...* Je n'en ai pas la moindre idée. J'ai toujours acheté des cartes qui n'avaient pas voyagé. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Tiens, tiens, tiens. Je n'avais jamais vu cette carte auparavant : Bellacoscia assis parmi les ronces avec une carabine et un stylet qui dépasse de sa ceinture. Étrangement, le timbre a été collé sur le recto, tout en bas, à droite, dans les broussailles. Pourquoi pas. Si le vendeur ne traîne pas trop, je devrais la recevoir par la poste en moins d'une semaine.

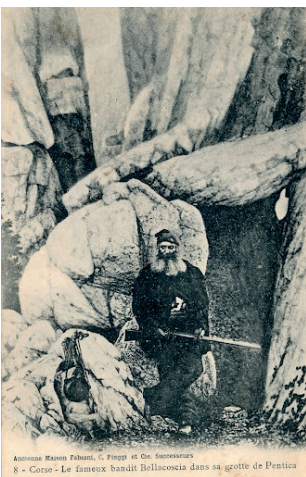
•

Je ne veux surtout pas m'appesantir sur le sujet du banditisme. D'ailleurs, à l'origine, cette chronique devait plutôt être consacrée à la violence du tourisme moderne. C'est vrai. J'avais même trouvé une jolie formule que j'aurais pu dérouler à l'envi : le soft colonialisme à double insu. J'ai vite laissé tomber.

Le sujet du banditisme me dépasse grandement et je dois avouer qu'il me plaît de me sentir ainsi dépassée, de ne pas aller au fond des choses, de ne pas avoir d'avis sur la question. Il y a longtemps que j'ai renoncé à expliquer le rapport qu'entretiennent les gens d'ici avec la loi. Au fond, je n'en sais rien. La question que l'on me pose est toujours la même : est-ce que j'ai eu des « histoires » (entendre : des ennuis) en venant m'installer sur cette île réputée pour sa violence ?

Entre vous et moi, les deux seuls délits auxquels j'ai dû personnellement faire face sont le vol des enjoliveurs de ma voiture (deux fois) et le vol « provisoire » de mon arrosoir de jardin (celui-ci m'a finalement été retourné). Que dire de plus ? Je sens bien que ma réponse déçoit grandement. J'ai souvent l'impression que mon interlocuteur m'en veut de ne pas consentir à lui offrir ses deux ou trois clichés. Bien sûr qu'il y a des « histoires ». *Si vous voulez des histoires, faites comme tout le monde, venez les chercher.* Il suffit de poser ses valises assez longtemps pour s'apercevoir qu'il y en a partout. L'air est chargé d'intrigues. De demi-mots. De sous-entendus. Rien n'est jamais tout à fait clair. Des histoires sans queue ni tête. C'est bien pour cela que je reste.

•



Drôle de coïncidence. On m'informe qu'il y a une exposition au musée de la ville de Bastia consacrée au brigandage et au banditisme en Corse et en Italie (1600-1940). Sans doute très intéressant. Je n'irai pas. Je le sais pertinemment. Ce n'est pas la peine d'insister, je ne vais plus au musée. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Or le simple fait de faire la file pour entrer suffit à tuer toute joie que j'avais de voir une œuvre en particulier. Et si par miracle je me retrouve à l'intérieur de l'édifice, impossible d'apprécier quoi que ce soit lorsque je sens le regard de quelqu'un par-dessus mon épaule. Tant pis pour ma bonne conscience culturelle. En plus, cette fois-ci, j'aurais la sale impression de préparer un exposé.

•

La carte postale est arrivée plus tôt que prévu, dans une toute petite enveloppe blanche, protégée par un morceau de carton et une pochette en plastique transparent. Elle a été postée à Bastia le 19 février 1907. Son destinataire est un certain Monsieur Habrar vivant en Isère. L'écriture est ample et masculine. Pour tout texte, deux mots : « Pas méchant. » La signature est illisible. ■